

munion des mains d'un prêtre indigène captif depuis plusieurs années ; puis ils se rendirent au supplice. " Alors, dit un narrateur, commence la scène la plus attendrissante : les chrétiens fendent les flots de la multitude et accourent se jeter aux pieds du missionnaire. Ils se taisaient, mais leurs soupirs et leurs larmes disaient assez haut qu'ils étaient frappés dans ce qu'ils avaient de plus cher : les douleurs du père navraient le cœur des enfants.

" Emu jusqu'au fond des entrailles par un si doux spectacle, le P. Bucharelli oublie ce qu'il souffre pour consoler ces chers néophytes. Il élève un instant ses yeux vers le ciel et s'écrie soudainement : " Courage ! mes frères " bien-aimés, courage ! mes enfants. Ne considérez pas le " supplice d'un moment qui nous est préparé, mais élevez " vos regards et vos cœurs vers la demeure éternelle. C'est " là que nous allons entrer ; bientôt nous nous reverrons " au ciel. "

Le missionnaire fut décapité le premier ; puis, où le père avait passé passèrent les enfants, et les neufs chrétiens subirent le même supplice.

De 1725 à 1735, la persécution se ralentit, mais elle reprit avec plus d'ardeur en 1736 à l'instigation d'un bonze appelé Thinh. Cette année même, quatre prêtres de la Compagnie de Jésus, les PP. Barthélemi Alvarez, Emmanuel d'Abreu, Vincent de Cuna et Jean Cratz, deux catéchistes et plusieurs fidèles tonkinois furent arrêtés, conduits à Ke-cho aujourd'hui Hanoi, et décapités le 12 janvier 1737.

Leur martyre émut profondément les chrétiens. L'un d'entre eux en perpétua le souvenir dans une longue poésie que Mgr Retord, alors simple missionnaire, retrouva un siècle plus tard, qu'il traduisit et adressa à M. Pelagaud, de Lyon, avec cette dédicace :

" J'ai appris que, sous l'autel de l'église de Tru-chu, étaient inhumés les corps de quatre prêtres jésuites, décapités pour la foi. J'ai pu retrouver un petit ouvrage en vers annamites qui raconte leur mort ; je l'ai traduit et je vous l'envoie.